

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 38

Artikel: Journées vaudoises pour le Don national
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214168>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

toujours quelque peine à faire bon ménage. Ils ont des intérêts opposés.

Un dame se présente au gérant d'une maison de rapport. Et voici le dialogue qui s'établit :

LA DAME. — Monsieur, je voudrais un logement.

LE GÉRANT. — Volontiers, madame. Mais, auparavant, permettez-moi de vous adresser une question. Avez-vous des enfants ?

LA DAME. — Trois, monsieur... Ils sont au cimetière.

LE GÉRANT, *essuyant une larme qui ne coule pas*. — Pauvre dame !... Je vais vous faire visiter l'appartement.

LA DAME, *l'exploration terminée*. — Cela me convient. Quel est le prix ?

LE GÉRANT. — Six mille. Si vous voulez, faisons un bail. J'en ai un tout prêt. Voulez-vous le signer ?

LA DAME, *écrivant*. — Voilà qui est fait... A présent, je vais chercher mes enfants.

LE GÉRANT. — Comment, vos enfants ?... Je les croyais au cimetière !

LA DAME. — Certainement. Je viens de les envoyer tout à l'heure s'y promener avec leur bonne !...

Tête du gérant !

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Je lus et relus mille fois cette page. J'étais transporté de joie ; car, comparant dans mon esprit les naïfs incidents de cette histoire avec ce que j'avais lu sur le visage de ma juive, j'avais tout lieu de croire que ma timidité et ma gaucherie ne lui avaient pas déplu, comme j'avais pu inférer de son entretien avec mon oncle, que ma préoccupation et aussi ma figure à la fenêtre ne lui avaient pas échappé. Ainsi nous nous étions compris ; ainsi j'étais mille fois plus avancé que je ne croyais l'être, et je pouvais désormais me livrer au penchant de mon cœur sans être arrêté par la difficulté du premier pas, ou par la crainte de lui être étranger. Je commençai par prendre une exacte copie de ces lignes déçues ; puis, ayant sur le cœur le chagrin que j'avais fait à mon oncle, je profitai de son absence pour reporter le livre, que j'ajustai parmi d'autres, de manière à ce qu'il pût croire qu'il l'avait lui-même égaré.

Je revins chez moi, où je m'enfermai pour être plus seul avec mes pensées, qui, ce jour-là, me firent une douce compagnie. Je repassais sans cesse dans mon esprit les mêmes choses, pour leur trouver de nouvelles faces, jusqu'à ce qu'enfin, fatigué, je laissai le pas fait pour m'occuper des pas à faire ; car unir mon sort au sien était désormais l'unique but de ma vie.

J'avais dix-huit ans. J'étais étudiant, sans état, sans ressource autre que les bontés de mon oncle. Mais ces difficultés m'arrêtaient peu, et je les aplaisais au moyen de mille ressources que je puisais dans ce courage que donne la vivacité d'un premier amour. L'ambition, le dévouement, de vagues désirs de gloire, ennoblissant mon cœur, m'élevaient jusqu'à ma chère juive, alors je recevais sa main, en lui offrant un sort digne d'elle. Ou bien, songeant combien j'étais encore loin de ces brillantes choses, je formais le vœu qu'elle se trouvât être pauvre, obscure, délaissée, telle enfin qu'elle eût à gagner en s'alliant à moi ; et les dédains du portier, me revenant en mémoire, devenaient alors mon unique espérance.

C'était dimanche ; les cloches appelaient les fidèles au temple, et leur son monotone ramenait du calme dans mon âme. Elles se turent, et le silence des rues encouragea ma pensée, qui s'était portée au-delà des obstacles. Bientôt l'harmonie des chants sacrés, le son grave des orgues se mêlant doucement à ma rêverie, j'en vins insensiblement à me figurer moi-même au milieu des fidèles, jouissant d'un tranquille bonheur auprès de ma

compagne, tous les deux lisant au même psaume, ses belles paupières baissées sur le livre, son haleine se mêlant à la mienne, et une douce félicité devenue notre partage sur cette terre et notre commune attente dans l'autre.

Mais une juive au sermon !... Non, cette idée ne me vint pas. Un cœur épris ne convie à ses rêves que ses désirs et son imagination, société douce et facile que rien ne gêne dans ses ébats. Hélas ! je suis revenu depuis sur la terre, j'ai cheminé en compagnie de la réalité, sous la férule du jugement et de la raison ; ils ne m'ont pas donné tous ensemble, ces rigides précepteurs, un moment qui se puisse comparer aux célestes émotions d'alors. Pourquoi faut-il que ces moments soient si courts et qu'ils ne se retrouvent plus ?

J'ignorais le nom, la demeure de celle qui s'était ainsi emparé de mon existence. J'attendis avec une croissante impatience l'heure de midi. Elle ne parut pas. Le mardi et le mercredi se passèrent de même. J'appris que depuis deux jours le malade auquel elle avait donné ses soins était mort. Le vendredi, impatient, j'étais monté chez mon oncle ; un inconnu frappe à la porte et lui remet un paquet.

« Ouvrez cela, Jules, » me dit-il.

J'ouvris. C'était le livre de maroquin. Sur la couverture intérieure on lisait ces mots :

Si je meurs, je prie que l'on rende ce livre à M. Tom, de qui je le tiens.

Et plus bas :

Que si M. Tom veut me faire plaisir, il le donnera à son neveu, en souvenir de celle qu'il a reçue dans la bibliothèque.

Si elle meurt ! m'écriai-je. Elle, mourir ! Pauvre enfant ! dit mon oncle Tom, que peut-il lui être arrivé ?

— Où demeure-t-elle, mon oncle ?

— Nous irons ensemble chercher de ses nouvelles.

Et un instant après nous étions dans la rue. Il pleuvait. Nous marchions presque seuls. Au détour d'une rue nous vîmes un groupe. Mon oncle ralentit le pas...

« Qu'est-ce, dis-je ? N'allons-nous pas... »

— Mon pauvre Jules, il est trop tard !...

C'était le convoi : depuis deux jours la petite vérole l'avait emportée !

Dès le lendemain je recommençai à flâner ; flânerie d'amertume et de vide, insipides loisirs, dégoût du monde, des hommes, de la vie elle-même, sans le charme de quelques souvenirs. J'avais pour toute compagnie, pour tout ami, le petit livre ; et, quand j'avais relu la ligne qui m'était destinée, le regret serrait mon cœur, jusqu'à ce que les larmes coulassent de mes yeux et vinsent me soulager...

Mon autre ami fut mon oncle Tom. Je lui dis tout ; et, quand je lui contai mon stratagème, je ne trouvais dans son cœur qu'indulgence et bonté. Emu de ma tristesse, il y entra pour sa part, sans la comprendre toute ; et, quand le soir il me voyait sombre, il approchait doucement sa chaise de la mienne, et nous demeurions en silence, unis tous deux dans une même pensée ; puis, par intervalles : « Une fille si sage ! disait-il dans sa simplicité naïve, une fille si belle !... une fille si jeune !... » Et je voyais, à la lueur du foyer, une larme poindre dans sa vieille paupière.

Enfin, le temps aussi vint à mon aide ! il me rendit le calme et d'autres plaisirs, jamais de semblables ; j'avais enterré ma jeunesse.

III

Que le cœur est fidèle, quand il est jeune et pur encore ! qu'il est tendre et sincère ! Combien j'aimai cette juive, à peine entrevue, sitôt ravie ! Quelle angélique image m'est restée de cet être fragile, charmant assemblage de grâce, de pudeur et de beauté !

L'idée de la mort est lente à naître. Aux premiers jours de la vie, ce mot est vide de sens. Pour l'enfance, tout est fleuri, naissant, créé d'hier ; pour le jeune homme, tout est force, jeunesse, surabondante vie ; à la vérité, quelques êtres disparaissent de la vue, mais ils ne meurent pas... Mourir ! c'est-

à-dire perdre à jamais la joie ! perdre la riante vue des campagnes, du ciel ! perdre cette pensée elle-même, toute peuplée de brillants espoirs, d'illusions si présentes et si vives !...

Mourir ! c'est-à-dire voir ses membres où la vigueur abonde, que la vie réchauffe, qu'un sang vermeil colore, les voir s'affaiblir, se glacer, se dissoudre au sein d'une affreuse pâleur.

Pénétrer sous cette terre, soulever ce linceul, entrevoir ces chairs ravagées, cette poussière d'ossements...

Le vieillard connaît ces images, il les écarte ; mais, au jeune homme, elles ne se présentent pas même.

Il perd celle qu'il aime, il sait qu'il ne doit plus la revoir, il rencontre son convoi ; il la sait là, sous ce bois, sous cette terre... mais c'est elle encore, point changée, toujours belle, pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix.

Il perd celle qu'il aime, son cœur se serre ou s'épand en bouillants sanglots ; il cherche, il appelle celle qui lui fut ravie ; il lui parle, et, donnant à cette ombre sa propre vie, son propre amour, il la voit présente... c'est elle encore, point changée, toujours belle et pure, charmante de son pudique sourire, de son regard timide, de son émouvante voix.

Il perd celle qu'il aime ; non, il s'en sépare ; elle est en quelque lieu, et ce lieu est embelli de sa présence ; il est :

Honoré par ses pas, éclairé par ses yeux.

Tout y est beauté, tendresse, lumière douce, chaste mystère...

Et pourtant, en ce lieu où elle est, la nuit, le froid, l'humide, la mort et ses immondes satellites sont à l'œuvre.

(A suivre.)

Prélude. — C'est jour anniversaire de l'« Echo des Grands Chênes », la société de chant de *** ; il y aura le soir, banquet, puis bal à l'auberge de commune.

Deux membres de la société, deux frères, font largement honneur au goûter qu'on leur a apporté au champ qu'ils moissonnent.

— Hein, Edmond, dit l'un, dépêchons-nous voir de faire ces « 4 heures », afin qu'on ait encore le temps de souper avant d'aller au banquet. — P.

Journées vaudoises pour le Don national. — Les délégués de diverses sociétés, donnant suite à une idée de l'Association des Vaudoises, organisent à Lausanne, des *Journées vaudoises pour le Don national*, les samedi 5 et dimanche 6 octobre prochain. Le Comité central a pour président M. le Dr Paul Maillefer, syndic de Lausanne.

Un groupe, présidé par M. Eug. Faillietaz, s'occupera, avec le concours des commerçants et des hôteliers, de la vente de médailles et d'insignes. L'Union des sociétés lausannoises donnera, le samedi soir et le dimanche, des concerts et des représentations populaires. L'Association des Vaudoises, avec le concours de l'Abbaye des Soldats helvétiques, des Grenadiers et des étudiants, organise pour le samedi matin, un grand marché agricole sur la place de Montbenon et des manifestations militaires, musicales et théâtrales.

Le comité d'organisation s'adresse à la patriotique collaboration de nos agriculteurs en leur demandant l'envoi des produits de leur sol. L'Association des Vaudoises, chargée spécialement de l'organisation du marché, serait heureuse de recevoir tout ce qui contribuera à donner à la vente du pittoresque et de l'imprévu. Une circulaire a été adressée aux syndicats du canton les priant de vouloir bien recueillir les dons.

Le comité compte sur l'appui de la population vaudoise pour la réussite de ces manifestations qui augmenteront dans une large mesure, espérons-le, la contribution de notre canton au Don national.

Kefol NEURALGIE MIGRAINE BOITE F180 TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS